



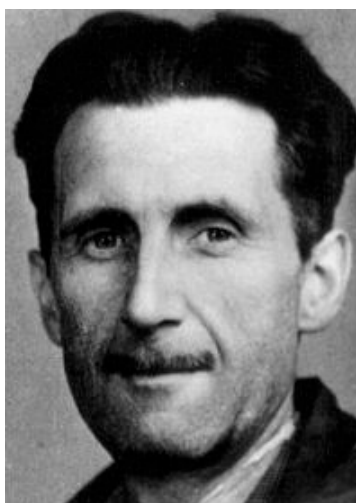
www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

Eric Blair
dit

George ORWELL
(Grande-Bretagne)

(1903-1950)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout '1984').**

Bonne lecture !

Né aux Indes en 1903, d'une famille anglo-indienne, il fit ses études à Eton grâce à une bourse, mais ne les poursuivit pas au-delà du collège car il ne s'intégra pas à ce milieu. En 1922, la carrière aux Indes étant alors commune pour un fils de famille victorienne déclassée, il devint, à vingt ans, fonctionnaire de police impériale en Birmanie. Il fut ainsi «aux premières loges pour voir les basses besognes de l'Empire», et ce fut de là que data sa répulsion définitive pour «toute forme de domination de l'homme par l'homme». «À ce moment-là, l'échec seul me paraissait vertueux. L'idée même de "réussir" suffisamment pour arriver à gagner quelques centaines de livres par an me semblait spirituellement hideuse.» Il partit pour la Birmanie, où il entra dans la police impériale des Indes et s'amusa à tuer des éléphants prédateurs, pendit des délinquants et contracta la détestation de l'impérialisme et du colonialisme. Il profita d'un congé qu'il passait en Angleterre en 1928 pour donner sa démission et annoncer à sa famille son désir de devenir écrivain, de vivre dès lors de sa plume. Pour ne pas être une charge, il emménagea dans une chambre des quartiers pauvres et s'attela au travail. Son horreur de la domination le fit s'intéresser au sort des déshérités. Ayant acheté des vêtements d'occasion, il s'enfonça dans les bas-fonds de Londres, enquêta sur les affreuses conditions de vie des ouvriers anglais pendant la Grande Dépression, visita les maisons, prit pension dans les foyers ouvriers, descendit dans la mine, y laissa une partie de sa santé. Cela lui valut d'être surveillé par la police politique anti-subversive qui s'inquiétait des gens de gauche. Or il ne militait pas, était à gauche mais était indépendant d'esprit, détestait les socialistes comme les communistes, les marxistes purs et durs, étant plutôt anarchiste.

En 1928, il partit pour Paris où, dans des revues, il publia des essais, notamment sur le chômage. Bientôt à court d'argent il partagea réellement, pendant deux ans, la vie des clochards, obscurément attiré par la pauvreté en tant que telle, par une quête de sainteté mal conduite, une sorte de franciscanisme à l'état sauvage. Il se voulait un «Monsieur Tout-le-monde», méprisait les intellectuels de gauche, «les doctrinaires». Puis il devint plongeur dans un grand hôtel, ouvrier agricole, avant de regagner Londres. C'est de cette période difficile qu'il rapporta des livres de souvenirs qu'il publia sous le pseudonyme de George Orwell, Simon Leys, qui en a lui-même adopté un, ayant écrit qu'en changeant de nom, il est devenu «un homme idéal déterminé à tout prix à énoncer des vérités pas bonnes à dire» :

“Down and out in Paris and in London”

(1933)

“Dans la dèche à Paris et à Londres”

Autobiographie

Commentaire

De ses plongées dangereuses dans les bas-fonds, George Orwell rapporta ces descriptions précises de personnages pittoresques dans un ton général picaresque et drôle. Selon Henry Miller, c'est son plus grand livre.

Eric Blair fut ensuite maître d'école en province, employé de librairie, enfin journaliste qui ne cessa jamais d'intervenir dans son époque, livrant une suite de combats auxquels il consacra à peu près toute son activité intellectuelle. Pour commenter, analyser, prendre parti sur tous les événements auxquels il fut mêlé, pour se faire le dénonciateur acharné de l'impérialisme, du capitalisme et du totalitarisme, pour se faire le défenseur des petits, des délaissés et des exploités, il écrivit plus de sept cents textes : pièces de circonstance, critiques de livres, essais littéraires (que certains considèrent supérieurs à ses romans), articles, reportages, lettres. Menant de front une action politique et une action littéraire, il publia son premier livre inspiré par ce qu'il avait vu en Birmanie :

"Burmese days"
(1933)
"Une histoire birmane"

Autobiographie

L'expérience birmane vécue par Eric Blair lui fera aussi produire ces témoignages :

"Shooting an elephant "
(1950)
"Comment j'ai tué un éléphant"

Autobiographie

"A hanging"
(1931)
"Une pendaison"

Autobiographie

Commentaire

Le texte fut publié dans la revue "Adelphi" sous le nom d'Eric A. Blair. Il y exprimait toute l'horreur et le dégoût pour la peine de mort que lui inspira ce spectacle. On a pu cependant émettre quelques doutes quant à la présence du sergent Blair à une exécution capitale durant le temps qu'il était en Birmanie.

"A clergyman's daughter"
(1935)

"Keep the aspidistra flying"
(1936)
"Et vive l'aspidistra !"

Roman

Gordon Comstock, jeune homme de trente ans qui écrit de la poésie, n'aime pas l'aspidistra, cette plante aux feuilles charnues d'un vert sombre qui, dans tout foyer anglais qui se respecte trône sur la table de salon. Il déclare la guerre à ce qu'elle représente, «*le dieu Argent et tous ses pourceaux de prêtres*». Il quitte un emploi rémunérateur dans une agence de publicité pour se consacrer à la poésie, activité sacro-sainte qu'il ne parvient d'ailleurs pas à mener à bien, en prenant un minable boulot dans une petite librairie. Il habite une chambre un peu sordide, mange peu et rogne sur le tabac. Il se félicite de ne jamais emprunter d'argent à Ravelston, son ami bien nanti. Mais, parce qu'on sait bien que les plus farouches dénégations cachent souvent d'indéracinables obsessions, son comportement est entièrement dicté par la hantise de l'argent qu'il n'a pas, même s'il se refuse absolument à en gagner. Il ne peut vivre comme il l'entend, car l'argent l'attend à tous les tournants pour lui empoisonner l'existence. Il faut de l'argent pour les plaisirs, mais aussi pour l'essentiel : sortir sa petite amie, la touchante et compréhensive Rosemary, coucher avec elle, avoir une vie de couple.

Pourtant fauché, il se prive d'un dîner en sa compagnie parce qu'il n'accepte pas de « vivre à ses crochets », lui annonce-t-il tout de go. Du coup, chacun rentre chez soi. Manque-t-il quelques shillings pour un billet de train? Il refuse l'aide d'un ami fortuné et annule un week-end avec Rosemary. Lors d'une sortie à la campagne, ils se font arnaquer dans un restaurant trop cher, tout son argent de la semaine y passant. Perturbé, il ne peut profiter du reste de la journée et ne fait que remuer les huit pence qui lui restent dans la poche et doit se refuser à elle : *«Ce n'est pas que je n'aie pas envie de faire l'amour avec toi, si, j'en ai envie. Mais je t'assure que je ne peux pas faire l'amour avec toi quand je n'ai que huit pence en poche. Du moins, quand tu sais que je n'ai que huit pence. Je ne le peux tout bêtement pas. C'est physiquement impossible.»*

Il parvient quand même à maintenir ce difficile équilibre de vie austère, mais tout bascule, ironiquement, le jour où il reçoit de l'argent d'une revue pour un poème enfin publié. Soudain, le voici devenu riche grâce à la poésie : *«Ça paraissait une folie contre nature, en cette année de disgrâce 1934, qu'il y eût quelqu'un pour payer cinquante dollars un poème.»* Le récit alors s'emballe pour culminer dans un morceau de bravoure d'une cinquantaine de pages en forme de passage initiatique à partir duquel, seulement, Gordon trouve la rédemption et fait enfin l'amour à sa belle, dans les règles de l'art, après avoir jeté ses poèmes au ruisseau.

Il connaît alors la déchéance. Mais, au détriment de ses proches, il refuse d'abandonner ses principes et de se caser dans un "bon" emploi pour devenir l'Anglais modèle, avec son aspidistra à la fenêtre. La seule voie qui lui reste est l'écrasement final, soit le caniveau soit la mort. Toutefois, un sursaut d'humanisme peut sauver Gordon. Il va vivre, mais la fin est ambiguë : est-il "sauvé", ou bien a-t-il abdiqué et perdu?

Commentaire

Le récit, bien que caustique, Orwell éreintant avec un humour féroce un personnage qui n'est pas sans rappeler ses débuts difficiles (voir *‘‘Dans la dèche à Paris et à Londres’’*), pourrait n'être que la peinture d'une bohème triste et monotone, s'il ne se produisait au milieu du roman le déclenchement d'un ressort ingénieux du type « l'arroseur arrosé » : l'amusante glissade dans le sordide débouche sur un champ de fleurs, si toutefois les aspidistras fleurissent.

La plume d'Orwell, maniant un ton légèrement vulgaire et direct, avec un vocabulaire très relevé, est toujours aussi efficace et incisive pour montrer les travers de la société anglaise : *«Et grand-papa Comstock ne fut pas plus tôt sous terre [que ses enfants] commencèrent à gaspiller leur argent. Aucun d'eux n'avait eu l'estomac de le perdre d'une façon sensationnelle, par exemple en le dilapidant pour des femmes ou aux courses ; ils ne surent que le claquer par petite somme, les femmes dans de sots placements et les hommes dans de petites affaires vouées à l'échec, qui tombèrent dans l'eau au bout d'un an ou deux, laissant une perte nette.»*

‘‘The road to Wigan pier’’

(1937)

‘La route qui mène au quai Wigan’’

Essai

Il se présente comme un reportage sur la condition des classes ouvrières anglaises, mineurs, chômeurs, travailleurs, des années 1930.

Commentaire

Cet essai politique, historique, économique, sociologique, ethnologique, littéraire, est aussi une autobiographie pour quelques pages. car l'écrivain britannique, passé par nombre d'expériences à travers le globe, toujours au fait de ce qui se passait du côté de l'homme (« *Malheureusement pour*

moi, je n'ai jamais pu apprendre à être totalement indifférent à l'expression d'un visage humain »), s'intéressa d'abord à ce qu'il fait, lui, à ce qu'il a vécu.

On y constate son acharnement dans une lutte sans merci : celle contre toute forme de soumission de l'homme par l'homme. Mais ici pas de lutte des classes. Elle est seulement évoquée tout au long de l'ouvrage : « *Pour se débarrasser des préjugés de classe, il faut commencer par l'image que présente une classe au regard de l'autre.* » Orwell part vivre aux côtés des plus concernés, à Wigan, cité minière, puis un peu partout sur le territoire d'outre-Manche (s'appuyant également sur son vécu dans les colonies asiatiques, relaté dans *‘‘Une histoire birmane’’*), et ne se fait pas l'apôtre de ceux qui voient dans la misère plus un bien-être (!), un sentiment de liberté (!), une sensation de faire « *ce qu'on veut quand on veut* », qu'un asservissement total, grignotant un peu plus, chaque jour, ce qui reste de dignité de la veille ; il disserte sur un problème contemporain. Un peu comme si un écrivain de 2006 se penchait sur les populations et endroits de la Terre menacées par le changement climatique...

On contemple même une fresque des opprimés et des oppresseurs, où pour une fois la pauvreté n'est pas mise en scène, donnée comme telle sans pathos ni dramatisation, avec réalisme ; elle n'est pas le prétexte pour des idéologies, mais leur cause, fascisme ou communisme. On se dit que la chose la plus importante qui soit est de manger, point et que celle qui emporte le palmarès de la répugnance est le sentiment physique : « *Vous pouvez avoir de la sympathie pour un assassin ou un pédéraste, mais pas pour quelqu'un dont l'haleine empeste - j'entends dont l'haleine empeste continuellement.* » Ce jeune homme issu d'un milieu assez bourgeois dans la bourse comme dans l'esprit qu'était Eric Blair est révolté par la crasse, l'incroyable cruauté de la pauvreté.

La guerre civile espagnole éclatant, elle apparut à George Orwell comme la première occasion d'agir contre le totalitarisme fasciste et sa montée irrésistible en Europe, comme un combat entre les forces classiques de la réaction (armée, clergé, propriétaires fonciers) et les non moins classiques multitudes paysannes et ouvrières, opprimées et exploitées, dont l'intelligentsia discutait avec faconde depuis des années. Aussi, en décembre 1936, âgé de trente-trois ans, marié, déjà marqué par la tuberculose, il s'engagea et partit pour l'Espagne. Cela n'allait pas sans illusions ni sans romantisme. D'ailleurs, de façon caractéristique, il rejoignit le P.O.U.M. (*‘‘Partido obrero de unificación marxista’’*, qui, de tendance trotskiste et anarchiste, était l'un des nombreux petits partis extrémistes nés dans ce climat révolutionnaire) et non, comme Malraux, les Brigades internationales, ce qui le mit en contact avec les combattants espagnols au lieu d'autres écrivains.

Le nouveau gouvernement de coalition, dominé par les communistes, voyait avec soupçon l'anarchiste Catalogne, visait à éliminer les milices populaires nées spontanément quand la guerre avait éclaté, en les encadrant et en les dispersant dans les détachements de l'armée régulière. Le Komintern ayant le projet de transformer l'Espagne en démocratie populaire, les tchekas communistes préparaient le terrain. Derrière les rideaux de fer baissés des boutiques de Barcelone étaient donc installées des chambres de torture. Ses amis y disparaissaient. Les militants du P.O.U.M. étaient traqués et liquidés. Après des jours de tension, on commença à tirer de part et d'autre. Orwell, qui en avait assez du manque d'activité sur le front aragonais et voulait se faire transférer à Madrid dans les Brigades internationales à gestion communiste, resta par « *décence élémentaire* » (le nom qu'il donnait à la bonté) avec ses camarades du P.O.U.M., pour défendre ce qui restait de son socialisme de base, passionnel et confus, dont il percevait impartialement les carences et les erreurs ; il reconnaissait, avec un fair-play bien digne d'Eton, les raisons des communistes, mieux organisés, plus efficaces. Mais le problème, pour lui, se réduisait à cette équation élémentaire et définitive : celui qui tire sur les travailleurs a, de toute façon, tort. C'est alors qu'il comprit, que s'alluma l'étincelle libératrice. Le calme revenu, il s'en retourna, amer, sur le front.

Quelques jours après, le 20 mai 1937, à Huesca, il fut blessé par un tireur en embuscade (une balle lui transperça le cou, sans atteindre le larynx ni les cordes vocales, manquant la carotide de quelques millimètres) et il erra ensuite d'un hôpital militaire à l'autre pendant plusieurs semaines. Convalescent, on l'envoya en permission à Barcelone en mai 1937, où il passa quelques semaines. Il remarqua aussitôt que l'atmosphère de la ville avait profondément changé. Disparus la ferveur révolutionnaire,

l'égalitarisme, le tutoiement entre inconnus, on sentait partout le « don » et le « senor », la puanteur du marché noir, des privilèges renouvelés, de l'arrière embourgeoisé, on discernait, dans les rues, l'indifférence, voire l'irritation, pour les bleus des ouvriers, les foulards rouges et noirs, les uniformes déchirés des combattants. Il découvrit qu'il était poursuivi par la police communiste qui traquait les membres du P.O.U.M., qu'il était considéré comme un espion, un traître, un provocateur trotskiste à la solde de Franco. Le P.O.U.M. avait été mis hors la loi, arrestations en masse et liquidations sans procès avaient commencé. Ses camarades étaient en prison ou dans le maquis, lui-même dut se cacher pendant des jours, jusqu'à ce qu'il pût, avec de la chance, accompagné de sa femme, passer juste à temps en France.

La version communiste des événements de Barcelone était impudemment fausse, ignoblement calomnieuse ; mais la presse libérale, bourgeoise l'avait aussitôt acceptée et la répétait, la diffusait telle quelle. Les militants de salon, assidus aux thés des duchesses progressistes, le genre d'intellectuels qui tendent à s'en aller ailleurs quand on appuie sur une détente, tentèrent rageusement d'exercer un chantage sur lui : « Si tu dis la vérité, tu fais le jeu des fascistes et tu es donc, objectivement, un fasciste. » Mais c'est bien ce que fit ce libre chevalier de la gauche.

À son retour, il fut surveillé de très près, et cela allait durer plus de douze ans, par la police métropolitaine de Londres, comme le révélèrent, en 2005, d'anciens documents rendus publics par le quotidien londonien *"The Guardian"*.

Il écrivit :

"Homage to Catalonia"
(1938)
"Hommage à la Catalogne"

Autobiographie

Orwell raconte la guerre civile espagnole telle qu'il la vécut sur le front aragonais, une zone relativement tranquille tenue par les troupes du P.O.U.M. et des anarchistes. Il passa l'hiver dans les tranchées, connut les assauts diurnes et nocturnes, les incursions dans le « *no man's land* », la faim, la soif, le froid, la peur et les poux. Il décrit la guerre telle qu'elle était faite du côté républicain : avec des fusils rouillés, des soldats qui ne savaient pas tirer, des obus qui n'explosaient pas, un désordre, une pagaille, une inefficacité inexprimables et, par-dessus tout, une poignante pauvreté. Or son régiment lança une attaque qui, pour une fois, réussit, et voici Orwell visitant les tranchées franquistes et découvrant que ceux d'en face étaient exactement dans la même situation : mal équipés, peu commandés, pas du tout entraînés, et supportant avec la même constance brave la même universelle pauvreté.

Commentaire

Dans la première page, il y a une sorte d'autoportrait involontaire. Cet ex-Etonian très grand et très maigre, se présente à la caserne chaotique du P.O.U.M. pour s'enrôler dans la milice, et rencontre un autre volontaire, un jeune ouvrier italien aux cheveux roux qui provoque en lui une immédiate sympathie humaine et idéale. Ils se serrent la main, dépassant pour un instant le « *golfe de langue et de tradition* » qui les sépare, puis chacun va son chemin. On dirait une scène rhétorique, pour tract de propagande, et, au contraire, c'est un nœud où convergent tous les fils de la vie de l'écrivain : les années à Eton, le collège le plus snob et le plus exclusif d'Angleterre (mais en des circonstances humiliantes, d'« *élève méritant* » à pension réduite) et sa sensibilité exacerbée de classe, sa haine pour toute discrimination sociale, ses années dans la police birmane (Oxford et Cambridge coûtaient trop cher pour sa famille petite-bourgeoise), et la découverte de l'« *indécence* » colonialiste, impérialiste, raciste ; le retour en Angleterre, la découverte des pauvres, des délaissés, des chômeurs, des « *indécences* » du capitalisme ; l'adhésion non au communisme, comme pour une bonne part des intellectuels de l'époque, mais à un socialisme humanitaire, populiste, un peu

anarchiste et un peu sentimental, sans cartes ni dogmes, fondé, au bout du compte, sur l'accolade fraternelle, sur la chaude poignée de main entre « camarades ». Mais après cette pathétique rencontre avec le « camarade » italien, Orwell remet les pieds sur terre : « *Je savais cependant que pour conserver ma première impression de lui je ne devrais plus jamais le revoir ; et de fait, cela va sans dire, je ne le revis plus jamais.* » Nous savons ainsi quel type de livre nous allons lire : son auteur a un cœur ingénu et généreux, mais il conserve dans sa poche la lame de la lucidité ; le frémissement d'émotion, l'éventuelle glissade dans l'emphase n'annuleront pas ses capacités de détachement, d'ironie critique, et sa foi politique ne l'amènera jamais à la naïveté aveugle, au mensonge partisan.

La manière dont Orwell fait la guerre, ses sentiments pour le peuple espagnol sont un modèle de noblesse : absence de haine, même respect pour l'adversaire dans la considération d'une Histoire également cruelle pour tous les humains, même courtoisie et prévenance envers le vaincu. Dans ce conflit sinistre, que l'idéologie rendait abominable et sans merci, où l'aile gauche anarchiste a été écrasée par les communistes, il y a donc eu tout de même ce guerrier humain et gentilhomme.

« *Hommage à la Catalogne* », livre à la beauté aride et tragique, à l'émotion pudique, d'une cohérence, d'une mesure, d'une honnêteté exemplaires, indubitablement le chef-d'œuvre d'Orwell, est reconnu par toute l'Espagne comme le livre le plus vrai sur la guerre civile. Il compense le monceau international d'ignorance ou fanatique littérature. Il fait oublier les espagnolades des deux autres témoins célèbres de cette même guerre, Hemingway et Malraux dont les livres semblent, en comparaison, écrits par des chroniqueurs mondains. La grandeur morale d'Orwell n'aurait pas suffi à lui assurer la place qu'il occupe aujourd'hui, s'il n'avait pas été capable avant tout le monde d'un discernement intellectuel sur lequel nous vivons encore.

La prose est simple, le ton direct, familier, les mots défilent avec naturel, on ne rencontre pas de « belles pages » à effet ; mais, peu à peu, on se rend compte que chaque détail (fusil, olive, cigarette, buisson, godillot, explosion de grenade) est gravé avec une netteté mémorable, que chaque visage, personnage, épisode, sensation, confession, ont une authenticité absolue. Ce langage tellement transparent qu'on ne le voit pas, Orwell l'avait atteint par un effort acharné et avec une aspiration précise : amener la prose engagée au niveau de l'œuvre d'art. La clarté, la simplicité, l'intelligibilité lui paraissaient un devoir envers son public (qu'il postulait de gauche) et, pour y arriver, il fallait repousser l'indécence du cliché, de l'image rabâchée, de l'adjectif élimé, superflu, coquet, du tour de phrase obscur ou élégant. C'est cette sévère discipline, ce refus vigilant de la fioriture, qui donne une extraordinaire tension à l'écriture d'Orwell, un homme qui fraie son chemin dans l'épaisseur des mots pour mettre les mains sur le noyau de la vérité.

De retour des tranchées républicaines avec les cordes vocales lésées et les poumons en triste état, dégoûté du totalitarisme stalinien, déçu par la mollesse des démocrates, regrettant que « *le grand malheur de la gauche, c'est qu'elle est antifasciste mais qu'elle n'est pas antitotalitaire* », que « *la grande faiblesse des intellectuels, c'est d'être beaucoup plus fascinés par le pouvoir que par la justice* », en porte à faux avec le Parti travailliste, militant dans les rangs de la fraction gauchiste, l'« *Independent Labour Party* », George Orwell partit pour le Maroc. En 1939, il fut mobilisé comme sergent, puis réformé, et dut gagner sa vie en travaillant la nuit dans les usines. Il publia alors :

“Coming up for air”

(1939)

“Un peu d'air, s'il vous plaît”

Roman

Pour échapper à son quotidien morne (femme et enfants), un représentant de commerce de quarante-cinq ans se replonge dans ses souvenirs d'enfance. Au-delà de son histoire personnelle, le narrateur essaie de montrer le fossé entre les années d'avant-guerre (avant 1914) qui appartenaient encore au

XIXe siècle et qui étaient pour lui synonymes d'une vie paisible et insouciant, et l'entrée dans le monde moderne (après 1914) où la menace de la guerre est permanente, et où les individus sont aliénés par leur travail, logés dans des cités dortoirs, au milieu de la pollution et du béton.

Commentaire

On dirait que rien n'a changé aujourd'hui, et depuis 1939, ce roman n'a pas pris une ride !

En 1941, Eric Blair fut engagé comme producteur à la B.B.C, diffusant émissions culturelles et commentaires de guerre à destination des Indes, ce qui accrut l'inquiétude de la police, car il était en contact avec des indépendantistes indiens.

En 1943, il devint directeur de l'hebdomadaire "*The tribune*", où il fit des commentaires politiques et littéraires.

En 1945, il fut l'envoyé spécial de "*The observer*" en France et en Allemagne.

Son expérience espagnole et la Deuxième Guerre mondiale lui firent constater deux choses : la relation du capitalisme au fascisme et la façon dont s'effectue le passage de l'un à l'autre, la nature contre-révolutionnaire du communisme stalinien, opposé à la démocratie directe qui a existé quelque temps en Catalogne. Dorénavant, ces deux idées furent la base de toutes ses prises de position, lui firent écrire ses deux livres les plus célébrés et passer «*objectivement*» pour un champion du public réactionnaire et anti-communiste.

'Animal farm'

(1945)

"La ferme des animaux"

Roman de 100 pages

Dans la ferme tranquille, traditionnelle, désordonnée, de «*Manor Farm*», un cochon invente une idéologie salvatrice : l'animalisme. Tous les maux proviennent de l'humain. Extirpons l'humain de la ferme : c'est la solution simple et universelle de tous les problèmes. Les animaux sont séduits. L'horizon de l'Histoire s'illumine tout entier devant eux. Organisés par le petit cochon, ils font la révolution et chassent les fermiers. Au début, tout le monde est content. La Constitution stipule qu'aucun animal ne peut tuer un autre animal et que tous les animaux sont égaux. La ferme travaille de bon cœur. Un «*comité de rééducation*» apprend à tout le monde à lire et inculque l'animalisme, qui se résume à la formule : «*quatre pattes = bon ; deux pattes = mauvais*». Les anciens propriétaires tentent une incursion : ils sont glorieusement repoussés. Cependant, les cochons ne travaillent pas : ils dirigent et supervisent le travail des autres. Bientôt, ils s'attellent à la construction de l'animalisme, modernisent, industrialisent, en faisant bâtir un moulin. Un des chefs historiques de la révolution cochonne, le porc Snowball, qui en était le théoricien, est chassé par le porc Napoléon qui exerce un pouvoir de plus en plus despotique. La police cochonne fait son apparition, en même temps que s'élève le Mausolée du cochon fondateur. Le travail forcé s'implante, tandis que la ferme tend à ressembler aux autres avec lesquelles elle se réconcilie d'ailleurs. Quand une tempête ruine le moulin, on trouve des coupables et la ferme devient le siège de grands procès. L'histoire de la révolution est réécrite, le culte du Père des animaux s'organise et, un beau matin, le pauvre vieux cheval que tout le monde aimait, qui travaillait dur sans chercher à comprendre, est discrètement conduit à l'abattoir. La Constitution est adaptée, les articles susmentionnés prennent la forme suivante : «*aucun animal ne peut tuer un autre animal sans motif*» - «tous les animaux sont égaux, mais certains sont plus égaux que les autres». Dans le dernier chapitre, les cochons (qui pour lors vivent à l'humaine, se sont dressés sur deux pattes, couchent dans des lits, boivent du whisky) banquettent avec les fermiers du voisinage, jouent aux cartes avec les anciens propriétaires, pendant que les

animaux de la ferme, stupéfaits, les regardent de loin sans pouvoir distinguer qui sont les humains et qui sont les cochons.

Commentaire

Cette mordante et spirituelle fable, peut-être inspirée de Swift, cette satire du « *collectivisme oligarchique* », de la dictature prolétarienne, appartient au genre littéraire de l'allégorie que la littérature anglaise, surtout, avait déjà illustré avec "*Gulliver*", "*Robinson Crusoé*", "*Erewhon*", "*L'île du Dr Moreau*" et "*Le meilleur des mondes*". Dans cette tradition, "*La ferme des animaux*" est un chef-d'œuvre classique. La fable se déploie avec une grâce et une logique irrésistibles, et l'ironie est efficace parce qu'elle reproduit, jusque dans le détail, l'histoire de l'U.R.S.S. et celle de tous les pays qui se sont engagés, depuis dans la construction du socialisme. La satire frappe au cœur de la cible, les régimes de dictature prolétarienne où « *tous les animaux sont égaux, mais certains plus égaux que d'autres* ». Les cochons ont renversé la classe privilégiée. Ils deviennent à leur tour une classe privilégiée. "*La ferme des animaux*" pâtit d'une critique de type gauchiste, déjà esquissée par le trotskisme et qui aura sa postérité chez les nombreux théoriciens qui assimilent le régime soviétique à une bureaucratie, à la domination d'une nouvelle classe, à une « *stratocratie* », c'est-à-dire à une société fondamentalement du même modèle que la nôtre, mises à part les caractéristiques du groupe dirigeant. Orwell resta prisonnier de l'approche analogique du monde communiste, l'autre terme de cette analogie étant le fascisme ou le capitalisme comme on croyait les connaître dans les années 40. Mais il connut la gloire littéraire avec ce livre publié en juin 1945.

"Dickens, Dali and others"

(1946)

Essais

Plusieurs des intuitions de "*La ferme des animaux*" furent reprises et approfondies en les détachant de leur contexte étroitement soviétique dans :

"1984"

(1948)

Roman de 405 pages

En 1984, en Océania, le Super-État où se trouve maintenant englobée l'Angleterre, un des trois États qui se partagent le globe où l'« *Angsoc* », le socialisme anglais, a triomphé, Londres, la capitale, est en ruines, seuls les quatre bâtiments des ministères de la Vérité, de la Paix, de l'Abondance et de l'Amour étant neufs. Winston Smith, un employé du ministère de la Vérité où il est chargé de modifier, en fonction des faits actuels, toute trace écrite historique, rentre chez lui, suivi par le regard hypnotiseur, reproduit partout, du chef suprême du Parti, le chef de l'État, sauveur du peuple : « *Big Brother* ». Et il peut lire les trois slogans qui régissent l'Océania : « *La liberté, c'est l'esclavage* » - « *La guerre, c'est la paix* » - « *L'ignorance, c'est la force* ». Comme tous les membres du Parti, il possède un petit logement où fonctionne jour et nuit, comme partout, le « *télécran* » auquel on ne peut se soustraire, qui « *reçoit et transmet simultanément* », qui émet les programmes télévisuels du parti et scrute les gestes, les pensées et les expressions des gens permettant à « *la Police de la Pensée* », qui dépend du ministère de l'Amour, de perpétuellement endoctriner et surveiller. Winston s'interroge sur le monde qui l'entoure. Nul ne se souvient de l'époque qui précéda la révolution puisque tout écrit est systématiquement trafiqué afin de correspondre à la vérité du Parti ; de plus, toute pensée non orthodoxe est interdite, voire impossible. Une guerre permanente règne entre l'Océania et l'Eurasia, et

son alliée, l'Estasia. Mais, puisque tout document est falsifié, même si l'adversaire change, la mutabilité du passé en fait l'ennemi héréditaire. La seule forme de révolte qui paraît accessible à Winston est, caché à l'œil omniprésent du télécran, l'écriture d'un journal, un écrit qui ne sera pas réécrit par d'autres. Commençant à le rédiger, il y transcrit le dégoût que lui laissent les films de guerre. Il se rappelle aussi les «*Deux minutes de la Haine*» auxquelles il a participé et où, comme toujours, la crainte et la colère ont été provoquées par Emmanuel Goldstein, «*l'ennemi du Peuple*» qu'on combat constamment, qui recrute pourtant toujours des membres dans sa «*Fraternité*» grâce au livre mystérieux qui contiendrait ses idées. À ces deux minutes quotidiennes de haine obligatoire, s'ajoute chaque année «*la Semaine de la Haine*», organisée par le ministère de l'Amour, pour entretenir sans peine la méfiance universelle, nécessaire au bon fonctionnement de la police. Mais sa haine, Winston l'a transférée sur «*Big Brother*» et sur «*une fille aux cheveux noirs*», une de ces «*bigotes du Parti*» qui appartiennent aux «*ligues Anti-Sexe*». Il a eu aussi l'impression qu'O'Brien, un «*membre du Parti intérieur*» auquel il se sent mystérieusement lié, «*pensait la même chose que lui*». Winston sait qu'en tant que membre du «*Parti extérieur*», il commet ainsi des «*crimes par la pensée*», que «*la Police de la Pensée ne le rater(a) pas*», qu'il sera «*vaporisé*». D'ailleurs, les enfants de sa voisine, comme tous les enfants en Océania, adorent le Parti et surveillent chez les adultes «*les symptômes de non-orthodoxie*» pour les dénoncer.

Comme s'il était «*le seul à savoir qu'il y a eu une époque où tout était différent*», Winston cherche à rassembler des bribes d'un passé sûr alors que le ministère de la Vérité a justement pour fonction de constamment transformer le passé. Il est employé aux archives où son travail consiste à corriger les documents selon la vérité officielle. Lorsqu'un personnage important, jusqu'ici adulé, devient en l'espace d'une nuit ennemi du peuple, lorsque Oceania entre en guerre contre un autre État, Eurasia ou Estasia, jusqu'ici considéré comme allié, il faut que les archives ne conservent aucune trace de la vérité antérieure. Winston modifie des articles anciens du «*Times*» puis les fait disparaître en s'efforçant d'oublier leur contenu. Par ce «*processus de continues retouches, le passé (est) raturé, la rature oubliée et le mensonge dev(i)ent vérité*» selon une ligne décidée par le Parti. Mais Winston a eu une fois «*une preuve palpable, irréfutable, d'un acte de falsification*» ; de là est née sa conviction que «*le Parti se tromp(e)*» et que «*lui (est) dans le vrai*». D'autre part, malgré les déclarations triomphales du ministère de l'Abondance, c'est la pénurie qui règne et Londres a l'air d'une ville en ruines.

Winston se tient sur ses gardes avec ses collègues et, à la cantine, il a, avec l'un d'eux, une discussion strictement technique sur «*le novlangue*», la nouvelle langue officielle, simplifiée à l'extrême, qui doit remplacer l'anglais qui est trop nuancé, qui supprime tous les mots susceptibles de porter une vérité autre, afin de «*restreindre les limites de la pensée*», d'empêcher tout crime par la pensée, car «*l'orthodoxie, c'est l'inconscience*». Constatant qu'il n'a autour de lui que des conformistes et des gens petits et laids, Winston remarque aussi «*la fille aux cheveux noirs*» et il a l'impression qu'elle l'espionne. Rédigeant de nouveau son journal, il est tourmenté par le souvenir d'une aventure sordide qu'il a eue avec une de ces «*prolétaires*» qui se prostituent facilement car le Parti ne surveille les relations qu'entre ses membres : son but est de «*tuer l'instinct sexuel*», de ne donner d'autre fin au mariage que «*de faire des enfants pour le service du Parti*». De telles idées avaient été inculquées à Catherine, l'ex-femme de Winston, et c'est pour cela qu'ils ne sont restés ensemble que quelques mois. Aussi voudrait-il vivre «*une réelle aventure d'amour*», même si «*l'acte sexuel accompli avec succès (est) un acte de rébellion*», un «*crimsex*» étant un crime politique.

Au risque d'être remarqué par la Police de la Pensée ou d'être tué par une bombe-fusée eurasiennne, Winston aime se promener dans les quartiers de la ville où vivent les prolétaires. Considérés comme quantité négligeable, voués uniquement au travail et à la procréation, ils ne sont soumis à aucune surveillance, ne sont ni endoctrinés ni soumis au puritanisme sexuel. Aussi, pour Winston, s'il y a un espoir, c'est d'eux qu'il émane. Ils sont tout simplement humains. «*Prenant conscience de leur force*», ils pourraient détruire le Parti qui leur refuse la qualité d'être humains alors qu'en fait ils sont les seuls à conserver des impulsions naturelles et des sentiments. Winston cherche à faire parler du passé un vieux prolétaire. Alors que la possession d'objets ayant appartenu au passé est strictement illégale, il en achète un à un antiquaire et lui vient l'idée encore plus folle de louer la chambre qui se

trouve au-dessus de sa boutique. En sortant, il croise «*la fille aux cheveux noirs*» et, ne doutant plus alors qu'elle l'espionne, il s' imagine arrêté et se confessant sous la torture avant d'être tué.

Au début de la deuxième partie, peu de temps après, au ministère, Winston croise de nouveau la jeune fille et elle lui glisse un billet avec ces mots : «*Je vous aime*». Profondément ému et décidé désormais à «*rester en vie*», il cherche à organiser une rencontre, en dépit des «*télécrans*» omniprésents. Un premier rendez-vous a lieu au milieu de la foule puis ils se retrouvent dans un endroit sûr, à la campagne, à l'écart des «*microphones cachés*». Winston raconte d'abord à Julia tout ce qu'il s'est imaginé à son sujet ; elle a pu lui paraître «*un membre loyal du Parti*», mais, experte dans l'art de cacher ses pensées réelles, elle est, en fait, révoltée, et il est heureux d'apprendre qu'elle a fait souvent l'amour avec des membres du Parti ; il pense que leur union est «*un coup porté au Parti*», que «*l'instinct animal... (est) la force qui le mettrait en pièces*». Avec son «*intelligence pratique*», Julia organise les rendez-vous, mais leur semaine de travail est très longue et elle participe en plus à des activités du Parti qui sont «*du camouflage*». Elle travaille aux machines qui fabriquent les romans et la pornographie destinée aux prolétaires. Elle déteste le Parti parce qu'il l'empêche d'avoir du «*bon temps*», mais elle n'en fait pas une «*critique générale*» ; elle ne s'offusque pas de ses mensonges que lui révèle Winston ; comme le Parti lui paraît invincible, elle cherche seulement à «*se bâtir un monde secret*» ; enfin, elle est «*imperméable à sa propagande*» et elle a compris que, s'il impose le puritanisme, c'est que «*la privation sexuelle entraî(e) l'hystérie*» qu'on peut «*transformer en fièvre guerrière et en dévotion pour les dirigeants*». Winston loue la chambre et ils se retrouvent dans ce «*paradis*», où «*le cours de la vie*» cesse de leur «*être intolérable*» bien qu'ils sachent que la fin de leur aventure est proche. Ils se promettent de rester «*humains*», c'est-à-dire fidèles l'un à l'autre.

Winston avait fait part à Julia de «*l'étrange intimité qui exist(e) ou sembl(e) exister entre O'Brien et lui*». Or voilà justement que ce membre du Parti intérieur l'aborde et lui propose de venir chez lui. Les deux amoureux se rendent dans son luxueux appartement et, le «*télécran*» fermé, Winston se présente comme un ennemi du Parti désireux de se joindre à la «*Fraternité*». O'Brien accepte cette adhésion et sonde leur détermination à tout faire pour détruire le Parti, tout sauf être séparés. Mais il ne peut leur donner aucune précision sur la Fraternité ; il ne pourra que leur faire lire le livre de Goldstein.

La «*Semaine de la Haine*» déchaîne la colère contre l'Eurasia et c'est lorsqu'elle est à son comble qu'on annonce que l'Océania n'est pas en guerre contre l'Eurasia mais contre l'Estasia ; en quelques minutes, les manifestants opèrent le changement de cible et la haine déferle comme auparavant. Mais, au ministère de la Vérité, le travail est énorme car il faut très vite effacer «*toute mention de la guerre contre l'Eurasia et de l'alliance avec l'Estasia*».

Dans le livre de Goldstein, le chapitre intitulé «*La Guerre, c'est la Paix*» explique le sens de ce slogan du Parti : la guerre perpétuelle permet de maintenir «*un état général de pénurie*» et la hiérarchisation de la société et, comme aucun des Super-États ne cherche à vaincre les autres, l'effet est le même que s'ils s'entendaient pour une paix perpétuelle. Un autre chapitre explique un autre slogan : «*L'Ignorance, c'est la Force*». Pour que le Parti se maintienne au pouvoir, il faut qu'il conserve une même attitude mentale ; c'est pourquoi toute déviation est empêchée, que le passé est falsifié et que chaque membre est doté d'une véritable «*stupidité protectrice*» et d'une «*discipline de la mémoire*» par l'exercice de la «*doublepensée*»... Mais Julia s'est endormie et Winston la rejoint. Le lendemain, les deux amoureux sont soudain interpellés par une voix sortant d'un «*télécran*» dissimulé, assaillis par les hommes de la «*Police de la Pensée*» et brutalement séparés.

Au début de la troisième partie, Winston est seul dans une cellule du ministère de l'Amour, inconscient du jour et de l'heure, affamé, entouré de quatre «*télécrans*» qui hurlent au moindre de ses mouvements. D'autres prisonniers sont amenés, certains réduits à l'état de squelettes et fortement effrayés par la mystérieuse salle 101. Winston est de nouveau seul quand O'Brien, qui fait donc partie de la Police de la Pensée, entre. C'est le début de la «*routine de l'interrogatoire*» où on veut lui faire avouer. Mais quoi? O'Brien le rassure : «*Quand vous serez prêts, vous avouerez. Nous ne détruisons pas les hérétiques, nous les convertissons avant de les tuer.*» Sous les coups, on lui fait confesser «*une longue liste de crimes*». Puis des «*intellectuels du Parti*» cherchent surtout à «*l'humilier*» et à «*annihiler son pouvoir de discussion et de raisonnement*». Enfin, O'Brien lui-même le soumet à la

torture électrique pour l'amener à reconnaître qu'il est « *dérangé mentalement* », mais qu'il peut être guéri s'il le veut. Il lui fait répéter toutes les preuves qu'il a des mensonges du Parti et cherche à les lui faire oublier par l'exercice de la « *doublepensée* ». Alors qu'il lui montre quatre doigts de sa main, il déclenche des décharges de plus en plus fortes pour obtenir de lui qu'il en voie bien cinq ! Il s'agit pour le Parti de recevoir des confessions « *exactes* », le coupable se rendant de sa « *propre volonté* », totalement converti, aimant Big Brother.

Aussi Winston doit-il arriver à admettre que « *le Parti recherche le pouvoir pour le pouvoir* » ; que ce « *pouvoir est collectif* », l'individu étant « *tout-puissant et immortel s'il peut plonger dans le Parti jusqu'à être le Parti* » ; que le pouvoir pour lequel le Parti lutte est « *le pouvoir, non sur les choses, mais sur les hommes* » ; que le pouvoir enfin est celui « *d'infliger des souffrances et des humiliations, le progrès se faisant vers plus de souffrance* ». Winston proteste en affirmant qu'« *il y a dans l'univers... un esprit, un principe* » que le Parti n'abattrait jamais et, comme il s'estime supérieur en tant qu'humain, O'Brien ridiculise le « *dernier homme* » en lui faisant voir dans un miroir à quel point il est décrépité. La seule fierté qu'il peut encore avoir, c'est de n'avoir « *pas trahi Julia* ». Après des semaines ou des mois, Winston va mieux et il entreprend « *le travail de se rééduquer* », de reconnaître que « *le Parti (a) raison* ». Mais il se rend compte que, s'il lui obéit, il le hait toujours. Comme s'il avait deviné ses pensées, O'Brien survient et l'envoie à la salle 101. Il s'y trouve « *la pire chose du monde* », qui « *varie suivant les individus* », car « *il y a pour chaque individu quelque chose qu'il ne peut supporter* ». Pour Winston, ce sont les rats, et O'Brien le destine à avoir le visage dévoré par deux de ces carnivores en furie. Mais, dans un éclair, Winston comprend que le seul moyen de se sauver, c'est d'« *interposer un autre être humain... entre les rats et lui* », et il crie : « *Faites-le à Julia* ».

Relâché tout en étant destiné à être, un jour ou l'autre, subrepticement abattu, Winston a rencontré Julia et, n'échangeant que quelques phrases, ils ont avoué s'être trahis l'un l'autre. Un soir, alors qu'il écoute l'éternel bulletin de la victoire au « *télécran* », victoire de nouveau sur l'Eurasia, il contemple le visage de Big Brother et sent l'amour pour lui s'insinuer en lui, son doute se transformer en certitude : « *La lutte était terminée, il avait remporté la victoire sur lui-même. Il aimait Big Brother.* »

Analyse

(la pagination est celle de l'édition Folio)

Avec le fascisme, le nazisme, le communisme soviétique ou le communisme chinois, notre époque a vu apparaître des systèmes, totalitaires, c'est-à-dire des régimes autoritaires qui se fondent sur une idéologie globalisante appliquée par un parti unique pour tendre, grâce au monopole des communications de masse, au conditionnement des citoyens et au contrôle de l'ensemble des activités de la société. Mais notre époque reçoit aussi, de la part des philosophes de la politique ou des écrivains, des mises en garde, des dénonciations du mécanisme de tous les endoctrinements.

Le moyen utilisé par les écrivains est souvent celui de la contre-utopie qui, en évoquant un monde futur déshumanisé par la société totalitaire, offre des totalitarismes qui existent déjà une dénonciation lucide qui accentue leurs traits jusqu'à la caricature. L'oeuvre la plus significative dans ce genre de la science-fiction politique est certainement « *1984* » de l'Anglais George Orwell.

Voilà un roman qui est d'abord né de l'observation du stalinisme et de l'ambiance de la guerre froide entre l'Est et l'Ouest dans laquelle il a été écrit (1948). Mais il ne peut manquer de nous faire réfléchir sur la société dans laquelle nous vivons et, à un plan plus général, sur la folie schizophrène qui se manifeste dans toute tendance à assujettir la réalité du monde à un schéma de perfection. Enfin, « *1984* » est un roman qui se déroule comme une tragédie et qui décrit un cauchemar atroce avec l'ironie du désespoir.

Intérêt de l'action

Classification : On a pu voir en « *1984* » une prophétie qui peindrait la société telle qu'elle aurait pu se développer si elle avait poursuivi l'évolution entamée en 1946, mais le pessimisme d'Orwell a été démenti, surtout depuis la chute de l'U.R.S.S., le socialisme et la démocratie n'ont pas mené

l'ensemble de la société humaine au totalitarisme le plus extrême. Cependant, le règne de la terreur est bien une réalité de nos jours. "1984" est une oeuvre littéraire avant tout, une oeuvre de langage, qu'il est inutile de voir comme un livre de prophéties.

"1984" appartient à la science-fiction. De toute évidence, Orwell se place dans la catégorie des auteurs de romans scientifiques ou d'anticipation qui ont fleuri dans la plupart des littératures européennes et aussi dans la littérature américaine du XIXe et du début du XXe siècle. Le roman a été fort bien accepté dans les milieux de la science-fiction et on lui a même fait l'honneur de l'assimiler au genre, d'en faire même un classique, un grand texte qui a eu le mérite de sensibiliser l'ensemble du public aux possibilités de la science-fiction, un livre de base, souvent rapproché du "Meilleur des mondes" de Huxley comme tentative de réflexion globale sur les sociétés de l'avenir. Peut-être parce que ce sont deux livres de science-fiction sérieux publiés à une époque où elle possédait peu de textes aussi forts. D'ailleurs, plusieurs écrivains ont découvert la science-fiction avec Orwell et Huxley. S'ils ne les avaient pas lus, ils n'auraient pas songé à mettre en scène une société du futur dans sa globalité : ils y ont appris qu'il était possible de décrire l'avenir en regardant le présent. Mais l'avenir décrit est trop marqué par la réalité immédiate de l'auteur et le livre présente peu d'innovations technologiques. Ce roman intéresse peut-être plus les futurologues que les écrivains. Et la science-fiction actuelle se cherche plutôt une écriture, cherche à devenir littéraire, tout en intégrant l'importance de se changer soi-même avant de changer la société.

Le livre relève aussi de la politique-fiction : Orwell s'est rendu compte qu'il était possible de construire un monde projeté dans l'avenir en évaluant les blocs politiques en place et de proposer un grand texte de réflexion socio-historique et géopolitique. Ainsi, son nom même donna un adjectif : un monde totalitaire c'est un monde orwellien, comme on dit d'une bureaucratie déshumanisante qu'elle est kafkaïenne. On ne sait plus si c'est la réalité qui rejoint la fiction ou si c'est la fiction qui contamine la réalité. Nous sommes tentés d'analyser l'état de nos sociétés à la lumière d'un roman écrit au milieu du XXe siècle. Chacun d'entre nous a sa propre vision de "1984" : le texte d'Orwell est tellement fort et tellement large que chacun peut y puiser la confirmation de ses propres intuitions.

Orwell a imaginé une contre-utopie, une utopie pessimiste, genre qui est un instrument de critique sociale où, désormais, certaines idées d'Orwell et même sa nomenclature ("Big Brother" et "la Police de la Pensée", par exemple) semblent destinées à faire partie des meubles. L'action suit le schéma de la contre-utopie puisque, contre la prétendue utopie, qui est immobilité, stabilité, se présente un marginal, un déviant (comme dans "Le meilleur des mondes", dans "Un bonheur insoutenable" d'Ira Levin), sans quoi il n'y aurait d'ailleurs pas d'action et auquel le lecteur peut s'identifier.

Déroulement : Le roman est divisé en trois parties, le mouvement du livre étant fait de trois courbes qui se chevauchent.

Première partie : il y a suspense dès le début grâce aux actes interdits que commet Winston Smith, à la rupture intellectuelle qui se manifeste ainsi. Effet dramatique à la fin du chapitre 1. À la fin du chapitre 3, il a le sentiment que quelque chose doit arriver. Il est inquiet par le mystère de « la fille aux cheveux noirs ». À la fin du chapitre 8, qui marque une rupture qui est physique, sommet de la première courbe avec l'amour dans les bois, il a la certitude de l'arrestation imminente .

Deuxième partie : C'est l'entrée dans l'aventure dangereuse avec le sentiment de la fin imminente (comme le montre la discussion sur leur châtime) : le message de la fille, les rendez-vous prudents, l'importance de la scène idyllique, l'invitation d'O'Brien, le quiproquo, la révélation à O'Brien de la phrase du rêve, la surprise du chapitre 10 (page 313), la transformation de la scène. C'est la tragédie, le sentiment d'inévitabilité, de fatalité qui est revenu constamment (pages 200, 216, 227, 250), se réalisant avec l'arrestation qui est le sommet de la deuxième courbe.

Troisième partie : la cellule, la vraie identité d'O'Brien, le mystère de la salle 101 (pages 397, 398), les rats déjà page 206, la capitulation dans la salle 101 qui est le sommet de la troisième courbe.

Le récit suit un développement logique et chronologique : déclin, chute et rédemption d'un individu. Le roman peut être vu comme la démonstration d'un théorème : les prémisses une fois posées, l'action se déroule avec une rigueur quasi-mathématique.

Chronologie : À part quelques flash-backs bien définis, elle est linéaire pour un temps d'un an (rencontre de Julia, trois mois ensemble, neuf mois en prison : gestation de l'homme nouveau).

Point de vue : Il est objectif, celui d'un narrateur omniscient qui peut cependant commenter les pensées de Winston même quand elles ne sont pas exprimées par le dialogue. Il est neutre car il ne porte pas de jugements moraux explicites. Orwell ne fait sentir qu'indirectement sa désapprobation. Mais d'autres textes viennent s'insérer : le journal de Winston (pages 20-21), le livre de Goldstein, moyen de donner tout un tableau historique.

Intérêt littéraire

Le style d'Orwell est journalistique, marqué par la simplicité du lexique et de la phrase, la précision, la concision. Mais il est réitératif, oppressant dans les descriptions, où le sens de l'odorat est privilégié : choux, poussière, sueur chez les Parsons, parfum de la prostituée). Orwell recourt à certains effets : les phrases récurrentes (« *Nous sommes morts* », la phrase du rêve qui est prémonitoire : « *Là où il n'y a plus de ténèbres* », pages 41, 253, 346), le recours aux symboles (le presse-papier, page 209), les comptines, le tableau, le Pays Doré, les symboles chrétiens : le nombre trois, péché et rédemption, Dieu, Christ, Satan., Esprit-Saint), l'intégration du discours à l'intrigue.

Intérêt documentaire

George Orwell, écrivain doué d'une étonnante imagination réaliste, véritable sociologue, a imaginé le genre de vie qui pourrait triompher dans une technocratie policière, une société totalitaire poussée dans ses ultimes conséquences, sans que, toutefois, il y ait, dans ce roman de science-fiction, beaucoup d'innovations technologiques, les systèmes totalitaires n'ayant d'ailleurs pas besoin d'un bric-à-brac futuriste.

Océania ne présente que peu de changements par rapport au monde de 1948 dont c'est justement la projection. C'est un État totalitaire efficace pour soumettre les êtres humains à ses volontés, mais où rien ne marche convenablement, qui est voué à la déglincue technologique, comme si, dès l'instant où il y a aliénation, il y a régression. Le texte débute par l'évocation du hall des « *Maisons de la Victoire* » qui sent « *le chou cuit et le vieux tapis* » ; et un peu plus loin on apprend que l'ascenseur ne fonctionne pas et que « *même aux meilleures époques, il fonctionnait rarement* ». Orwell en voyait des éléments dans l'Angleterre de son temps, la société de "1984" incarnant tout ce qu'il haïssait, tout ce qui lui déplaisait dans son propre milieu : la grisaille monotone des faubourgs industriels anglais, la crasse, la laideur sale et puante, le rationnement de la nourriture et les contrôles gouvernementaux qu'elle connut pendant et après la guerre.

Il faut d'abord qu'Orwell décrive ce qui s'est passé de 1948 à 1984, tracer donc une Histoire du futur. Il le fait à travers le Livre de Goldstein qui contient aussi toute une théorie économico-politique.

Le monde de 1984 est divisé en trois pays (page 279) : Océania (Amérique, Grande-Bretagne, Australie, Afrique du Sud), Eurasia, Eastasia entre lesquels règne une guerre perpétuelle (pages 219, 264-267), le totalitarisme n'ayant de chance que derrière sa force militaire. La guerre se déroule selon des règles précises afin qu'il n'y ait jamais de vainqueurs ni de vaincus, mais seulement des défaites provisoires, intervenant aux frontières sans que le tracé de ces dernières en soit jamais modifié pour autant de façon décisive, haine de l'ennemi (page 256), la Semaine de la Haine, les Trois Minutes de Haine, les bombes atomiques en 1950 sur l'Angleterre.

Orwell peint le paysage du socialisme réel avec une prescience géniale. C'est la fin de la vie privée par, en particulier, le « *télécran* » : la télévision fonctionnant dans les deux sens. L'État-Léviathan a soumis à ses lois l'énergie sociale et biologique de l'individu, y compris ses pulsions les plus intimes. L'individu est totalement méprisé, soumis au lavage de cerveau, à la vaporisation. Le premier, Orwell a deviné la totale impuissance de ces matérialistes à agir sur la matière autrement que pour l'abîmer, la détruire. Il y a même dans "1984" l'esquisse sommaire mais raisonnée et tout à fait opérationnelle d'une économie politique du socialisme. Il a vu le lien entre l'économie de guerre permanente et la pénurie, sa nécessité sociale (la guerre a pour fonction de résorber l'excédent de production, car, s'il

devait être réparti sur l'ensemble des habitants, leur niveau de vie augmenterait, entraînant leur « *humanisation* » et, par là-même, la prise de conscience de leur misérable condition, d'où le risque d'une révolte). L'Angleterre est devenue un terrain vague où le XIXe siècle achève de se délabrer. Tout est sale, minable. Le gin est infect, le pain mauvais, le café et le sucre ont un goût suspect. Il manque toujours, dans les magasins, un article de première nécessité, car la pénurie est entretenue. La pauvreté, la tristesse sont cachées par des euphémismes.

Il s'ensuit une dégradation du corps et du visage humains, abîmés par la misère matérielle et surtout défigurés « *de l'intérieur* » par la mutilation intellectuelle, la désintégration morale et sociale que peut produire dans un peuple la déformation systématique de la vérité. Orwell a vu à l'avance « *les visages gras, sans expression, aux très petits yeux* » qui prolifèrent dans les tribunes et dans les couloirs des administrations : « *le type scarabée* » (page 90). Il a pu signaler la stérilisation de l'invention.

Le tableau politique qu'il brosse ressemble si étroitement à la Russie stalinienne, encore mal connue au moment où il rédigeait son livre, qu'on se demande comment il a pu le reconstituer. Le culte de « *Big Brother* », « *la police de la pensée* », la privation des repères par le contrôle de l'information, la falsification perpétuelle de l'Histoire (« *Qui contrôle le passé contrôle l'avenir* »), la suppression de la mémoire, les tournants politiques qui imposent la liquidation des anciens dirigeants, l'effacement de leur nom et de leur trace dans l'Histoire, tout cela fait partie du syndrome soviétique. Orwell a découvert les lois les plus générales du communisme qui a ensuite développé des effets qui n'étaient alors que des virtualités.

Dans 1984, il s'appelle l'« *Angsoc* », le socialisme anglais a triomphé sur toute la terre, a vocation universelle, nul pays n'en étant préservé par son essence nationale. Il est dirigé par Big Brother, perpétuellement opposé à Goldstein. Il est animé par le Parti, divisé toutefois entre le Parti Intérieur, véritable organe du pouvoir, et le Parti Extérieur, les prolétaires étant abandonnés aux taudis, à l'alcoolisme, aux débauches à bon marché (page 235, en prison).

Les trois slogans du Parti sont : « *La guerre, c'est la paix* », « *La liberté, c'est l'esclavage* », « *L'ignorance, c'est la force* ».

Le gouvernement est assuré par quelques ministères (page 15). Le ministère de la Paix perpétue la guerre. Le ministère de l'Abondance gère la pénurie. Le ministère de l'Amour répand la propagande haineuse, procède au lavage de cerveau par des méthodes scientifiques, administre la torture (rapprochement avec l'Inquisition) dans des prisons où on trouve des salles comme la salle 101 où on recourt au cauchemar personnel de chacun, pour lui faire abandonner le dernier élément d'humanité. Le ministère de la Vérité fabrique le mensonge d'État, exerce le contrôle absolu de l'information, organise la statistique-fiction, la manipulation des événements contemporains ou passés en fonction des exigences politiques du moment, l'éradication de la mémoire et des notions même de mensonge et de vérité par la « *doublepensée* » (page 304) qui consiste à « *retenir simultanément deux opinions qui s'annulent alors qu'on les sait contradictoires* », qui est l'art de mentir en croyant dire la vérité, ce que le poète Aragon, lui-même communiste et virtuose de la double pensée, appelait « *le mentir vrai* » (en parlant, toutefois, de l'art du roman), qui détruit la capacité de jugement de chacun ; lance la Police de la Pensée ; surveille les individus grâce au « *télécran* », au « *phonoscript* » (page 18) ; fait fonctionner la « *machine à écrire des romans* » (page 22), met au point les slogans, s'emploie à l'inversion du sens des mots pour obtenir seulement une réponse émotive des citoyens au gouvernement (page 19), l'amour pour Big Brother.

Il n'y a pas de lois écrites (page 18), plus de code moral mais imposition du puritanisme (page 190), opposition au plaisir sexuel. Les valeurs fondamentales, telles la beauté, l'amour, la famille, sont abolies au profit du seul pouvoir exercé par une oligarchie.

L'utilisation libre de la langue étant un élément essentiel de la liberté individuelle, de la pensée personnelle, qui, dans la société totalitaire, sont des crimes, l'« *Angsoc* » tend à imposer le « *novlangue* » (page 14), une langue d'un type nouveau, langue ultra-rapide, pauvre, laide, simpliste, qui encourage la confusion, qui préfigure le conditionnement, langue destinée non pas à communiquer mais à dominer, non pas à désigner des choses réelles, mais à suggérer des choses inexistantes, langue qui réduit le vocabulaire, en crée un autre (la langue de bois, les stéréotypes), une syntaxe, un renversement des propositions logiques (exemple : les trois slogans), une diction spéciale, dont Orwell a donné la première grammaire dans son appendice sur le « *novlangue* ».

L'établissement du « *novlangue* » rendrait incompréhensible la Déclaration de l'Indépendance. Il a pour objectif une soumission absolue à la ligne du Parti. Orwell, dont la grande intuition fut de voir que, dans le stalinisme comme dans tout système totalitaire, se développait, se généralisait, s'imposait à tous une nouvelle langue, a montré que les concepts linguistiques sont fondamentaux pour structurer la personnalité, que le langage est réductible. Avec ce langage, on prétend restreindre toute forme de réflexion : « *Le novlangue était destiné à diminuer le domaine de la pensée, et la réduction au minimum du choix des mots aidait à atteindre ce but.* » Limitant les possibilités d'expression, le « *novlangue* » a pour but de « *répandre des opinions correctes aussi automatiquement qu'une mitrailleuse sème des balles* ». Orwell précise que la correction proprement politique du « *novlangue* » sera assurée par « *une sorte de sténographie verbale [entassant] en quelques syllabes des séries complètes d'idées. Les mots nécessaires à la vie de tous les jours se voient débarrassés de toute ambiguïté et de toute nuance.* » Dans le monde de "1984", les appareils politiques sont systématiquement désignés par des abréviations et des acronymes. Le ministère de la Vérité est appelé « *Miniver* », le ministère de la Paix « *Minipax* ». « *On remarqua qu'en abrégeant un mot, on changeait subtilement sa signification, car on lui enlevait les associations qui, autrement, y étaient attachées. Les associations provoquées par un mot comme Miniver étaient moins nombreuses que celles amenées par ministère de la Vérité.* » Le « *novlangue* » remplit le discours politique d'euphémismes : « *Des mots comme "joiecamp" (camp de travaux forcés) ou "minipax" (ministère de la Paix, c'est-à-dire de la Guerre) signifiaient exactement le contraire de ce qu'ils paraissaient vouloir dire. Le ministère de la Vérité s'occupait des divertissements, de l'information et de l'éducation. Le ministère de l'Amour veillait au respect de la loi et de l'ordre.* » Orwell savait que le totalitarisme commence toujours par prendre le contrôle du langage. L'U.R.S.S. fut une logocratie, une tyrannie du langage, d'un langage qui a totalement décollé de la réalité.

Intérêt psychologique

O'Brien (page 23) est vu d'abord comme un homme aimable et plaisant, puis se révèle manipulateur, provocateur, fanatique fou du pouvoir ; enfin, il est le tortionnaire. Il symbolise le Parti, il est le grand prêtre de ce dieu qu'est Big Brother.

Big Brother n'est évidemment pas une personne mais un symbole du Parti et de l'État, une figure créée pour devenir l'objet de la loyauté et de l'amour des membres du Parti.

Il lui faut, par l'entremise de son livre, l'opposant qu'est Emmanuel Goldstein, le traître fondamental (page 25) auquel on donne un nom juif (Emmanuel est le nom du Messie, Goldstein est une allusion à Trotski dont le nom véritable était Bronstein).

Les autres personnages sont des gens ordinaires, de la classe moyenne, avec les désirs et les besoins de la classe moyenne. Il faut distinguer les conformistes et les révoltés.

Les conformistes sont les Parsons, en particulier, Tom Parsons, repoussoir de Winston qui est pourtant, subtile moquerie, condamné, et Syme qui est vaporisé.

Les révoltés sont Julia et Winston.

Julia, dont le nom fait référence à la Juliette de Shakespeare, est la Femme, caractérisée par sa dualité : extérieurement, elle incarne la pureté et la frigidité, tandis que, réellement, elle est pleine de vitalité, de confiance, d'une naturelle agressivité ; vouée à la joie de vivre animale, sa révolte est physique : tout à fait corrompue, c'est elle qui fait les avances, qui prend l'initiative dans la fuite de la répression physique ; elle est indifférente à la politique (acceptation de la propagande du Parti, clairvoyance au sujet des bombes), n'a pas d'intérêt pour la vérité abstraite. Elle est seulement le moyen par lequel Winston essaie de changer sa situation : elle disparaît à la fin de la deuxième partie. Winston est à la fois un personnage et un représentant d'une idée, le représentant de tous les êtres intelligents, curieux et sensibles. Ce n'est pas un héros (il agit sous l'impulsion donnée par d'autres), pas un rebelle typique, mais un homme ordinaire, Monsieur Tout-le-monde. Mais lui aussi connaît la dualité : extérieurement, c'est un membre orthodoxe et efficace du Parti Extérieur qui, replié sur lui-même, trouve dans son travail son plus grand plaisir ; intérieurement, il éprouve un malaise et une révolte qui sont à la fois intellectuels et émotionnels, ces deux côtés apparaissant bien lorsqu'il doit participer aux « *Minutes de la Haine* ». Il cultive ses rêves, en particulier celui du « *Pays Doré* » ; il

souffre d'un sentiment de culpabilité à l'égard de sa mère, de sa soeur, sentiment qui se somatise par son ulcère variqueux. Son immaturité sentimentale fait de lui un idéaliste qui prend conscience qu'il est un individu. D'où son intérêt pour le passé : les souvenirs peu nombreux, son intuition du passé, son doute sur la nature de l'Histoire et de la vérité ; sa décision d'écrire pour fixer la vérité.

Pour Julia, il éprouve à la fois de l'attraction et de la haine (à cause de la frustration), les deux sentiments étant liés. Il répond rapidement à ses avances, c'est lui qui mène leur fuite hors de l'orthodoxie intellectuelle ; sous son influence, il devient plus intéressé par le côté physique ; mais il en vient à l'aimer, l'amour étant un moyen d'opposition au régime qui le réprime ; il l'oublie vite, mais a tout de même la satisfaction de ne pas l'avoir trahie ; avant elle, Catherine, la prostituée

- l'attraction pour O'Brien (excité mais convaincu de l'issue malheureuse), relation de fils à père auquel il devrait renoncer pour l'amour de Big Brother (page 356)

- volonté de préserver sa vie et en même temps de la risquer (toute la deuxième partie) : il apprend à espérer au moment même où il se place dans une situation sans espoir ; il accepte son arrestation par désir inconscient d'être puni ; sa peur de la douleur physique ; à cet idéaliste, O'Brien fait accepter que la fin justifie les moyens ; sa certitude qu'il peut intérieurement résister au Parti lui fait voir un ami en son tortionnaire ; comme il a été modelé par le Parti, il accepte le châtiment ; sa réhabilitation est d'abord intellectuelle, l'amour pour Julia et la haine pour Big Brother demeurant.

Intérêt philosophique

Orwell s'est placé plus haut que l'économique et plus haut que le politique. Il est parvenu à la métaphysique du communisme dont la politique et l'économie se déduisent ensuite géométriquement. Au fond de l'entreprise, il aperçoit une perversion radicale de ce qu'on appelait, chez les Anciens, les « transcendants » : le Vrai et le Bien. Il devança Soljenitsyne : l'essence de ces régimes (de ce point de vue, le soviétisme n'est qu'un cas particulier et l'hitlérisme un autre) n'est pas l'imposition d'une tyrannie mais l'imposition du mensonge. Ce mensonge est généralisé au point que la vérité est définitivement perdue et, avec elle, tout rapport avec la réalité. Le mensonge tient lieu de réalité. La construction du socialisme est la construction d'une fiction.

Cette histoire particulière, qui raconte une expérience humaine, présente un intérêt universel en étant un tableau social et politique recelant un jugement moral implicite. Pour Orwell, la situation de 1948 contient les germes de l'anti-utopie qui, selon lui, pourrait exister en 1984. Mais, lorsqu'on croit penser l'avenir, on ne fait qu'essayer de transformer le présent. Il voulait s'adresser d'abord à son propre monde d'après la Deuxième Guerre mondiale, espérant faire comprendre aux simples citoyens l'importance du maintien de la liberté et de certains droits inaliénables face aux extrêmes pressions, de quelque source elles puissent venir. Le totalitarisme est présenté sous une forme romanesque et parodique plus efficace que n'importe quel traité philosophique

La dénonciation de l'U.R.S.S. : À la différence du "*Meilleur des mondes*" de Huxley, la satire dans "*1984*" est directement politique et d'actualité. L'expérience d'Orwell en Espagne a fait de lui un socialiste anti-communiste (pages 5, 306) dont la position a été confirmée par le pacte germano-soviétique, par le traité de Yalta et, enfin, au moment même où sort le livre, en 1948, le coup de Prague, première manifestation de la guerre froide.

Son socialisme était le désir d'une société juste, d'une justice naturelle, selon le droit classique, qui consiste à rendre à chacun son dû, à ne léser personne et à vivre honnêtement. Ce n'est pas une idée autoritaire, parce qu'elle ne prétend ni à contrôler les humains ni même à intervenir dans leur vie. Anglais sur ce point, Orwell a un sens rigoureux de la sphère d'autonomie dont doit disposer l'individu. Le socialisme pour lui avait pour premier devoir de laisser en paix le citoyen, de lui permettre de vivre à sa fantaisie et non dans l'esclavage d'un travail dur et malsain.

Orwell aurait pu aussi, selon Anthony Burgess, avoir procédé à une transposition de l'Angleterre d'après-guerre, avec ses restrictions, ses pénuries et l'arrivée au pouvoir du Labour Party.

On comprend donc que, comme il l'avait déjà montré dans "*La ferme des animaux*", il ait été désillusionné à l'égard du stalinisme qui était la perversion du socialisme dans sa forme dogmatique et marxiste. Son anti-utopie est d'abord un pamphlet politique.

Le stalinisme est reproduit :

- le culte de la personnalité : Big Brother est la figure même de Staline ;
- Goldstein représente Trotski, son livre correspondant à "*La révolution trahie*", mais la philosophie (« *La fin justifie les moyens* ») et les méthodes de la Fraternité sont les mêmes que celles du Parti ;
- le prétendu communisme est, en fait, une oligarchie, la domination de l'État passant aux mains d'une élite restreinte (le Parti intérieur, le Parti extérieur) qui maintient le prolétariat en esclavage ;
- le Plan Triennal,
- les grands procès, les purges, les dissidents dans les hôpitaux psychiatriques (page 357) ;
- la dégradation des valeurs.

Il faut bien constater aujourd'hui que seuls les pays dits capitalistes ont préservé la liberté, tout en faisant progresser le niveau de vie et en assurant une meilleure justice sociale, tandis que l'échec économique du socialisme est venu aggraver l'effet de la privation des libertés. Les pays dits sociaux-démocrates ne sont restés démocrates qu'en répudiant le socialisme, c'est-à-dire en respectant scrupuleusement les mécanismes de l'économie capitaliste. Le socialisme, dès lors qu'il est érigé en système dogmatique autour des deux grands principes marxistes (lutte des classes et appropriation collective des grands moyens de production et d'échange) fait courir de tels risques à la démocratie qu'entre les deux mots il faut bien choisir.

Mais pour les dissidents soviétiques, pour Zinoviev par exemple, "1984", c'est « la société communiste vue par quelqu'un qui ne l'a jamais connue de l'intérieur en tant que citoyen ordinaire, la vision de quelqu'un qui est habitué au confort des démocraties occidentales. »

La dénonciation de tout totalitarisme : Le totalitarisme catholique : Torquemada = O'Brien dans la salle 101.

Le système stalinien est bien un totalitarisme la négation de l'individu, le culte de la personnalité du chef, l'absence de liberté de pensée, de parole, d'action, le refus de la liberté sexuelle (un parallèle est établi entre liberté sexuelle et liberté politique). Il reste l'amour ; pas même : le désir. Car ce qui pousse l'homme vers la femme, le simple désir, est la dernière marque de l'humanité, le premier pas vers la libération. Il est aussi le premier acte subversif et il sera monstrueusement châtié. La force destructrice du désir sexuel est utilisée par le Parti ; c'est au point que, pour Orwell, la corruption est désirable.

Mais Orwell fut de ceux qui, dans les années trente, vivant en intimité avec le communisme et luttant contre le fascisme, eurent l'intuition de l'analogie entre ces deux régimes, et peu à peu comprirent l'un à travers l'autre, en les comparant : Boris Souvarine, Bertram Wolfe, Arthur Koestler, tous anciens du Komintern, quelques syndicalistes de tradition libertaire et George Orwell qui, par une intuition soudaine et globale, alla le plus loin et atteignit la racine philosophique du système. Mais il n'a pas été tout de suite en mesure de la formuler ni de l'expliciter. Cependant, son intelligence, une fois mise en mouvement, travailla jusqu'à la fin. Longtemps, il buta sur l'analogie : fascisme = communisme. Elle est tentante, éclairante, mais jusqu'à un certain point seulement, parce qu'elle n'est pas rigoureuse et que ce sont deux phénomènes bien différents. De plus, il était gêné par la réprobation générale : à partir de l'entrée en guerre de l'U.R.S.S., ce genre d'assimilation parut déplacé. Dans "*La ferme des animaux*", il ne visait encore que le stalinisme, tandis que, dans "1984", à côté de l'U.R.S.S., on peut voir une représentation du nazisme.

Orwell, qui constatait que l'égalitarisme conduisait à la perte des libertés, à la perte de la dignité, n'a malheureusement pas assez vécu pour nous expliquer ce qu'il faudrait inoculer au socialisme pour le vacciner contre le totalitarisme qui ne pourrait que courir à sa perte : soit régresser à des « âges farouches » (la jungle primitive), soit se muer en une fourmilière humaine (c'est cette destinée qu'Orwell montre réalisée) et il n'y a pas de solution de rechange, pas d'échappatoire : tout un chacun en vient de toutes façons à aimer Big Brother.

C'est une mise en garde contre le totalitarisme, qui est toujours présent, toujours possible, toujours vivace, qui, prenant le visage du Bien, veut être aimé, demande à ceux qui lui sont soumis d'aimer leur propre peur. En ce sens le livre d'Orwell acquiert une dimension intemporelle : cela pourrait se passer dans la Chine du premier millénaire que ce serait la même chose. Cette méfiance

fondamentale envers le contrôle totalitaire c'est l'innommé, le Big Brother insaisissable, omni-présent, qui s'oppose aux pulsions individuelles.

Ainsi, tous les totalitarismes religieux sont aussi visés et le caractère religieux du stalinisme est montré (le Parti, à travers Big Brother est Dieu, O'Brien étant son Grand Prêtre), d'où le rapprochement avec l'Inquisition (pages 47, 48).

Et ne vivons-nous pas dans un monde orwellien, à petites doses, sournoisement? Orwell parlait d'un « *ministère de la Vérité* », qui réécrit l'Histoire en trafiquant journaux et manuels. L'État actuel n'a pas vraiment besoin d'un tel instrument : en 2007, l'erreur se crée d'elle-même, par l'absence de pratique intellectuelle, la sursaturation de l'information, l'inculture, les carences du système d'éducation.

Il est d'ailleurs un point sur lequel le totalitarisme est parvenu à imposer aux démocraties occidentales ses critères et sa terminologie : le langage. Orwell a anticipé avec une désolante exactitude l'emploi des abréviations et des acronymes par les appareils politiques : SIDA pour syndrome d'immunodéficience acquise, ONU pour Organisation des Nations unies, UNESCO, CIA, etc. Il a anticipé aussi les finalités du discours politiquement correct en imaginant « *les principes du novlangue* ». Notre époque est celle de la logocratie, de la pensée standardisée qui ne se fait qu'avec des lieux communs, des passe-partout linguistiques, des perversions langagières? Orwell faisait état de la « *doublepensée* », qui détruit la capacité de jugement de chacun. Nous ne sommes pas en reste car nos concepts ne veulent souvent rien dire : nos malades sont des « bénéficiaires », les groupes sociaux exclus sont des « minorités visibles », etc.. Et que penser de la société canadienne dont le principal parti politique se définit fièrement comme étant « progressiste-conservateur »? On est en droit de voir un semblable exemple de rationalisation sémantique lorsqu'une expression comme « *mentally challenged* » regroupe la simple déficience intellectuelle autant que l'autisme, la dyslexie, la schizophrénie et la maniaco-dépression. Ou lorsque « *visuellement incommodé* » met sur le même pied les aveugles et les simples porteurs de lunettes ! Pour sa part, la formule « *vertically challenged* » désigne à la fois les nains et les géants. On y perd effectivement en finesse lorsque les gros, les potelés, les rondelets, les obèses et les bedonnants deviennent tous des personnes possédant une « image corporelle alternative ». Lorsqu'un gouvernement abolit l'assurance-chômage pour parler d'assurance-emploi, la sombre fiction d'Orwell se dévoile tristement proche de la réalité.

Le processus totalitaire repose essentiellement sur l'acceptation de la servitude par l'immense majorité, sur la règle d'or de l'unanimité. Les discours non conformes ne sont pour lui que la preuve de la trahison. Les éventuels contestataires sont isolés, à la merci de la dénonciation d'un proche.

Le tableau que fait O'Brien à la fin est celui du pouvoir absolu qui consiste à infliger la douleur (pages 371, 377), disant à Winston : « *Si vous voulez une image de l'avenir, imaginez une botte écrasant un visage d'homme... pour toujours.* » Cette volonté d'exercer le mal peut être comparée avec celle de Sade, mais, en fait, elles sont opposées : Orwell voit comment les plus nobles idées, les buts les plus élevés, peuvent être pervertis par la méchanceté active et intelligente de quelques-uns et la passivité stupide de la masse.

Le totalitarisme tendant à la dissolution du moi et ayant triomphé en 1984, Winston est le dernier homme (pages 380-381) et ces mots auraient été le titre voulu par Orwell. Il pensait que l'Ouest était également coupable d'hypocrisie. Il méprisait sa société directive, bureaucratique et industrielle qui entretient la passivité des prolétaires. Il y voyait les mêmes germes de double pensée et d'hypocrisie officielle qui ont trouvé leur pleine floraison en Océania.

La dénonciation de la schizophrénie de l'utopie : L'« *Angsoc* » est un idéalisme, un solipsisme (page 375), une utopie (pages 221, 269, 288) qui se donne pour but d'atteindre et de garder la stabilité. La double pensée, la fausse conscience, la définition de la vérité, de la réalité (page 352), le rejet de la notion d'objectivité, le jeu avec les paradoxes (vie et mort, voir et ne pas voir, folie et raison), autant de caractéristiques de cette dissociation qu'est la schizophrénie. Au XXe siècle, le genre de la contre-utopie se veut une caricature lucide des utopies dont l'épigraphe du « *Meilleur des mondes* » de Huxley nous dit bien que le danger à notre époque c'est qu'elles sont réalisables.

La définition de l'humanité : L'État tentaculaire tend à la déshumanisation finale de l'être social. Mais notre monde même, fasciné par les techniques totalitaires, en est guetté. Personne n'est plus

humaniste ni individualiste qu'Orwell qui exprima la plus grave inquiétude des êtres libres de notre temps : la déshumanisation de l'État. "1984" raconte le vain effort d'un homme réduit par le totalitarisme pour retrouver la condition humaine. Même s'il est resté physiquement vivant, il est mort en fait, il n'est plus lui-même. Cette rédemption consisterait à penser que 2 et 2 font 5. Cela encore est trop difficile.

Destinée de l'oeuvre

Le roman d'Orwell a été adapté au cinéma :

- en 1954, dans un téléfilm de Rudolph Cartier ;
- en 1956, dans un film de Michael Anderson qui a flanqué l'histoire d'un pathétique «happy end» ;
- en 1965, dans un téléfilm de Christopher Morahan ;
- en 1984, dans film de Michael Radford qui a poussé le souci de fidélité au roman au point de tourner les scènes dans l'ordre et les lieux prévus par le roman ; l'acteur Richard Burton, qui se savait condamné, donna en O'Brien une dernière et terrifiante performance.

Un an après avoir achevé "1984" dont la rédaction avait été interrompue par de fréquents séjours en sanatorium, George Orwell, qui était atteint de tuberculose depuis plusieurs années, mourut le 21 janvier 1950 à l'âge de quarante-six ans, dans une clinique de la banlieue londonienne.

Adversaire du capitalisme autant que du totalitarisme, l'inventeur de «*Big Brother*» et de «*la novlangue*» offre des pistes de réflexion essentielles pour penser, de manière critique, la modernité. Pour Simon Leys, il fut «*le plus puissant des écrivains de la gauche*», et il fut pourtant celui qu'elle a le plus durablement maltraité. Du fait des succès mondiaux de "*La ferme des animaux*" et de "1984", on l'a, au mieux, statufié en prophète consensuel de l'apocalypse totalitaire ; au pis, caricaturé en penseur néoréactionnaire et même calomnié en venimeux traître maccarthyste. Le «cas Orwell» affola les taxinomies politiques obtuses du XXe siècle.

Adversaire convaincu du capitalisme, il maudit dès 1936 l'ensemble de l'expérience communiste. Appelant de ses vœux une révolution socialiste, il n'en réserva pas moins ses plus féroces sarcasmes aux baudruches pensantes «avancées», qui «*ressentiraient plus de honte à écouter l'hymne national au garde-à-vous qu'à piller dans le tronc d'une église*». Longtemps, il est demeuré un hybride politique incompréhensible, une véritable licorne idéologique, et c'est la raison même pour laquelle il nous parle comme jamais, alors que nous entrons dans une ère incertaine d'où tout peut sortir, y compris le pire.

Ses reportages littéraires et ses essais politiques offrent une expérience renversante, car on est propulsé hors des abstractions : il n'y spécula jamais sur la domination, il exposa la somme exacte de misères physiques et morales d'un prolétaire anglais ou examina les chances réelles d'abolir les parois de verre entre les classes. Mêlant la psychologie sociale aux souvenirs personnels, il se demanda encore si une démocratie peut longtemps cultiver le mépris des valeurs nationales sans devenir une coquille abstraite à la merci du premier vertige fasciste venu. Lire Orwell, c'est s'inoculer le vaccin du réel contre l'idéologie sous toutes ses formes, sanglantes ou molles, hier celle des théoriciens rouges ou bruns, aujourd'hui celle de la «*novlangue*» médiatique.

Ce sentiment ne le quitta pas. Devenu auteur de deux best-sellers mondiaux, il fuit jusqu'à sa mort la jungle empoisonnée des maîtres à penser en vue, «*où l'on réussit moins par son talent que par son aptitude à hanter les cocktails et à baiser le derrière de venimeux petits lions*».

Orwell appelait «*common decency*» les valeurs humaines partagées par une société. Celle qui leur refuse par principe tout statut politique est, pour lui, inévitablement conduite à vouloir tout trancher par le droit. Or le libéralisme exclut tout appel à des vertus morales communes pour privilégier l'intérêt. L'idéal orwellien, et socialiste, d'une «*société décente*» s'oppose à l'approche purement juridique de la question sociale qui caractérise la démarche libérale. L'égalité des droits est compatible avec les

inégalités de fait les plus « *indécentes* ». Mais ce primat philosophique de « *common decency* » sur le droit formel n'implique aucun mépris pour les garanties juridiques fondamentales.

Pour Orwell, la racine de toute entreprise totalitaire est incontestablement la volonté de soumettre les peuples à telle ou telle variante de la « *tyrannie du Bien* ». Il distingue le sombre univers des idéologies morales, fondées sur une théorie de l'ordre naturel, de la volonté de Dieu ou du sens de l'Histoire, voire sur une mystique de la race ou de la tribu et celui, beaucoup plus humain, de la « *common decency* ».

À notre époque, il faut se rendre compte qu'Orwell s'est trompé : notre monde ne ressemble en rien à l'enfer stalinien mais de plus en plus au « *meilleur des mondes* » de Huxley.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)